

NOTRE TRADITION...

Nous sortons des routes tracées, des sentiers battus, nous rompons en visière avec tous les préjugés classiques de la démocratie autoritaire, unitaire, doctrinaire et bourgeoise, nous regimbons contre toute discipline, nous désobéissons aux mots d'ordre, nous ne vénérons ni les chasubles des pontifes libéraux ni l'uniforme de l'état-major jacobin, pas plus les reliques que ceux qui les portent, nous ne voulons entrer dans aucune Église, dans aucune Boutique ni dans aucun Régiment (*), n'être enfin ni dupes ni compères; nous ne sommes ni sages ni soumis, c'est incontestable. Loin d'être honteux de notre indépendance, nous en sommes fiers.

Nous savons que nous sommes dans une mauvaise voie, et pourtant nous avons la ferme intention d'y persévérer. Nous tenons moins à gagner les éloges de la foule qu'à mériter son estime.

Si les adhésions nombreuses, chaleureuses et sincères qui nous viennent de tous côtés, nous prouvent que nos sentiments sont partagés, que notre idée triomphe, que nous représentons véritablement quelque chose et quelqu'un, que nous sommes en définitive dans la voie de la Révolution, - nous n'ignorons pas ce que bourdonnent les impuissants qui, - après avoir failli à leur mission, trompé toutes les attentes, brouillé les idées, faussé la situation et conduit le peuple de catastrophes en catastrophes, de déceptions en déceptions, jusqu'à cet état de doute et de scepticisme où nous sommes, - croyaient qu'on s'habituerait au statu-quo qu'ils maintiennent à grand peine et qu'on oublierait les questions qu'ils n'ont pu et ne peuvent résoudre, et dont ils ont peur. Et voici que nous venons parler des choses dont il était convenu qu'on ne parlerait point, rappeler la démocratie à la dignité et au bon sens, réveiller ses espoirs et relever son courage.

On est surpris d'une pareille audace, et ceux dont nous venons troubler la quiétude, dissiper le rêve et ruiner l'ambition, nous reprochent de désertir la cause de la liberté, de faire trop bon marché des questions et des formes politiques et de n'avoir ni idéal ni tradition.

Nous désertons la cause de la liberté. Rien de plus évident, puisque nous proclamons la souveraineté complète, inviolable, inaliénable, sacrée de l'individu, son droit absolu et imprescriptible à la vie, à l'instruction, au travail, au crédit, à la garantie et à la propriété.

Nous faisons bon marché des questions et des formes politiques. Il n'y a pas à en douter, puisque nous protestons contre ces systèmes d'expédients, de jeux de bascule et de transactions parlementaires dont l'expérience a démontré l'inutilité: puisque nous déclarons qu'à nos yeux, la liberté et l'égalité légales ne signifient rien si elles ne sont accompagnées de l'indépendance morale et économique et de l'équivalence des fondions, puisque nous estimons que la possession d'un droit est vaine et illusoire, si on ne possède en même temps le pouvoir de l'exercer.

Nous n'avons ni idéal ni traditions. Voilà ce qu'on ne peut contester.

Pourtant n'est-ce donc pas un idéal que cet état rêvé où la loi ne sera autre chose que le contrat mutuel, où le gouvernement se réduira à un système de garanties réciproques, où tout citoyen sera un travailleur, tout travailleur un savant, tout producteur un propriétaire. Il faut être bien difficile pour exiger davantage.

Nous n'avons pas de tradition! Mais qui donc a imaginé celle naïveté. Nous n'acceptons pas pour la nôtre, il est vrai, celle de l'aristocratie romaine, de la bourgeoisie de Venise, de la plèbe césarienne, celle de tous les unitaires dogmatiques et sophistes qui n'ont jamais vu dans une révolution autre chose qu'une mutation dans le personnel gouvernemental et non une réforme dans les institutions. Mais est-ce à dire pour cela que nous n'avons pas de tradition! N'y en a-t-il qu'une! Et repoussant celle-là, n'en pouvons-nous avoir une autre?

Nous refusons d'accepter la responsabilité des fautes que nous n'avons pas commises, des sottises que nous n'avons pas dites. Mais pas de tradition! est-ce possible? «*On est toujours fils de quelqu'un*», dit Brid'oison, et cette remarque me semble des plus judicieuses. Nous prendrait-on, par hasard, pour une génération

(*) «*église*» figure sur l'original!!! Il est remplacé ici par «*Église*» comme il se doit; par voie de conséquence, à «*boutique*» et «*régiment*» sont également attribué une majuscule. (Note A.M.).

spontanée? Ce serait aussi curieux que nouveau. Mais nous devons malheureusement décliner l'honneur qu'on veut bien nous faire.

Nous avons notre tradition, nous aussi, comme nos confrères, presque aussi vieille et presque aussi connue. Elle commence à Prométhée et vient jusqu'à Proudhon sans interruption de victimes et de vaincus. L'histoire n'est que son martyrologe, et la religion elle-même l'a consacrée dans un mythe, celui de Satan, le démon de la science et du droit, le symbole de la raison humaine et de l'ironie, l'archange de la révolte et de la liberté.

A moins de descendre de Dieu même, on ne peut avoir meilleure lignée.

Notre tradition, c'est celle des Gracques, qui revendiquaient le droit de cité, c'est celle de Jacques Bonhomme, de Jacques Arlevelde et des frères Witt, d'Étienne Marcel, des obscurs et héroïques citoyens des Communes, des paysans de la Souabe, des montagnards de la Suisse; c'est celle de Rabelais, de la Boétie, de Mirabeau, de Loustalot, de Condorcet, des districts qui rédigèrent les cahiers populaires, du libre examen et du bon sens. C'est celle des condamnés frappés par le couteau de la guillotine avec les girondins. Danton et Hébert, c'est celle des ouvriers de Lyon et des victimes de prairial et de juin, de tous ceux qui ont travaillé et souffert, de tous ceux qui ont lutté pour une idée et sont morts ou ont vécu pour la défense d'un droit.

C'est au nom de cette tradition que nous venons dire: *«C'est assez de guerre et d'erreurs, de mensonges, d'hypocrisies et de misères, de haines, d'idolâtrie et d'efforts sans but, de rêves trahis, de tentatives avortées. Finissons-en! Songeons moins aux partis et davantage au peuple»*.

Il y a encore des pauvres et des ignorants, il ne doit plus y en avoir. Tant qu'il existera des hommes sans instruction et sans pain, nous devons nous frapper la poitrine. Nous serons tous coupables étant tous solidaires. Tant qu'un citoyen subira l'esclavage de la misère et le joug de l'exploitation, nous n'aurons pas le droit de parler de liberté.

Pierre DENIS.
